Discours prononcés

à l'inauguration du Monument élevé à la mémoire du

Prof. FARABEUF

FACULTÉ DE MÉDECINE

28 MAI 1924

MASSON ET Cie, ÉDITEURS
120, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

INAUGURATION
DU MONUMENT

AU

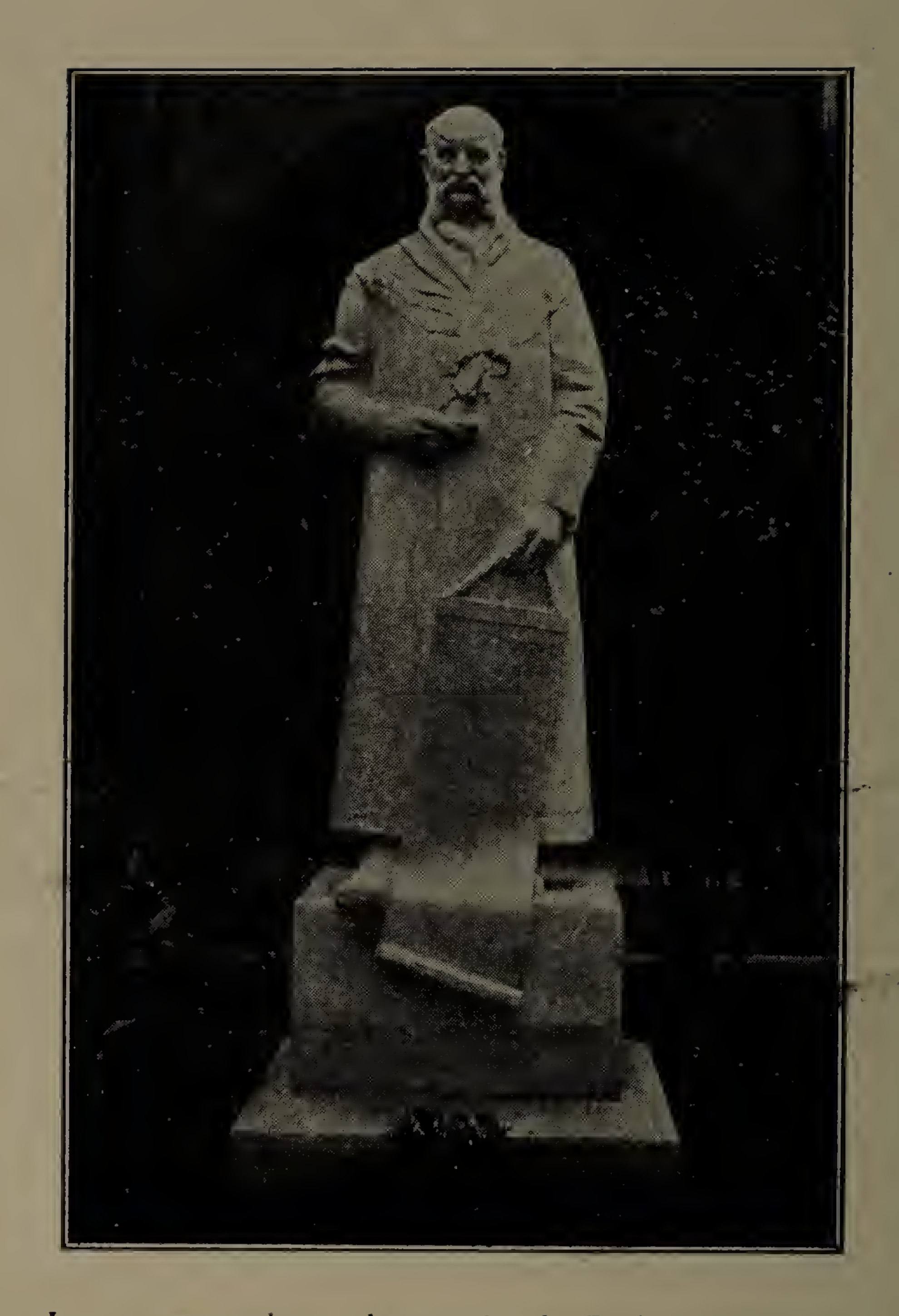
Prof. FARABEUF

Discours prononcés
à l'inauguration du Monument
élevé à la mémoire
du

Prof. FARABEUF

FACULTÉ DE MÉDECINE
28 MAI 1924

MASSON ET Cie, ÉDITEURS
120, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)



Le monument élevé à la mémoire du Professeur Farabeuf

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. le Professeur SEBILEAU

Au mitan du mois d'août 1910, à cette heure de paisible recueillement où, vidés par les vacances, les bâtiments poussiéreux de nos vieilles Facultés, autour de leurs préaux déserts et brûlés par le soleil, semblent majestueusement endormis dans le souvenir silencieux du passé, un grand homme s'éteignait sans bruit, loin des rumeurs de la ville, dans un tout petit village de la Brie.

Cet homme, qui avait soixante-neuf ans, s'appelait Farabeuf. Farabeuf, le bienfaiteur des étudiants en médecine; Farabeuf, l'incomparable maître de l'anatomie physiologique et de l'anatomie appliquée ; Farabeuf, le père spirituel de trente générations de chirurgiens français.

Il venait de mourir comme il avait vécu : dans une humble simplicité. Un peu désabusé, il avait dédaigné le monde et la représentation. Très chétif, il avait joui du bonheur caché de se sentir jour et nuit, pendant les heures de travail et pendant les heures d'insomnie, entouré du dévouement discret et vigilant d'une femme qu'aucune épreuve n'abattit jamais. Très laborieux, il avait toujours été à l'ouvrage. La joie de l'étude et la joie du foyer avaient rempli sa vie.

Quelques rares élèves, quelques amis clairsemés suivirent la dépouille mortelle du grand maître qui venait de disparaître si obscurément. Ils l'accompagnèrent jusqu'au petit cimetière de campagne non loin duquel il était né, treize lustres déjà passés. En nous éloignant de Paris les uns et les autres, les vacances nous avaient dispersés. Mais il y avait autour du cercueil les deux disciples chéris de celui qui venait d'y prendre son éternel sommeil : Paul Segond, que Farabeuf aimait pour l'exubérance ardente et joviale de sa ferveur ; Pierre Delbet, que Farabeuf aimait pour la fidélité froide et réservée d'un attachement profond. Le premier lui communiquait un peu de sa joie de vivre ; le second lui donnait le sentiment flatteur d'une intime communion de pensée.

*
* *

J'étais aussi, comme tant d'autres de mes maîtres et de mes amis, l'élève de Farabeuf. Mais les hasards de la vie me mirent en commerce avec lui plus longtemps que la plupart d'entre eux. Au 1er janvier de l'année 1909, il m'envoya un exemplaire de la nouvelle édition de son *Précis de Médecine opératoire*. Sur le verso de la première page, il avait collé sa photographie ; sur le recto de la seconde, il avait écrit ceci : « *Etrennes à mon fidèle élève. La flatterie est pour perdre les ennemis, les mauvais. La politesse indifférente est pour les neutres et les nuls dont on n'attend rien. L'utile vérité, même désagréable, est due aux amis que l'on juge bons à quelque chose.* » A travers ces lignes assez mystérieuses ne transparaît pas seulement l'âme un peu inquiète de l'homme qu'attrista sans cesse l'état précaire de sa santé ; entre elles, on découvre encore toute l'ampleur de l'influence que le maître exerça sur chacun de nous, ses disciples. Farabeuf ne s'est pas, en effet, contenté d'organiser à Paris l'enseignement de

l'anatomie, d'y créer et d'y discipliner une école pratique modèle de dissection et de chirurgie opératoire, de faire, pendant plus de quarante ans, devant un auditoire toujours émerveillé, les plus belles leçons que jamais élève ait été à même d'entendre ; il a encore préparé, pétri, modelé la pâte de trente générations d'un jeune personnel enseignant auquel il ne ménagea jamais ni ses conseils, ni son temps, ni sa peine, ni, par contre, la sincérité et la sévérité de son jugement. Et, comme il était bon, comme il avait une âme sensible, comme il était, sous les piquants dont il se hérissait, véritablement timide, il se mettait quelquefois à craindre d'avoir fait de la peine à ses amis par quelque boutade un peu humiliante. Alors, il aimait leur dire qu'il les châtiait par amitié, ce qui était bien vrai. A cet égard, je puis bien dire qu'il me choya particulièrement.

*
* *

C'est dans cette Ecole pratique dont il avait lui-même conçu et dessiné les plans, dont il avait distribué et réglementé le débit propédeutique, que Farabeuf passa la plus grande partie de sa vie. Il y venait matin et soir. Du temps qu'il était chef des travaux anatomiques, il en occupa le laboratoire central, la rotonde, autour de laquelle s'élèvent symétriquement tous les pavillons. Du temps qu'il fut professeur, il en occupa un local plus modeste, celui qui descend par une courbe rampante vers les arcades de ce cloître où nous glorifions aujourd'hui sa mémoire.

Quand il quittait le premier, c'était pour pénétrer dans les pavillons. Il y encourageait les moniteurs et y interrogeait les élèves. Il houspillait l'un, gourmandait l'autre, fustigeait paternellement celui-ci, gouaillait avec celui-là, avisait une table où disséquaient quelques néophites, prenait

le bistouri, faisait sortir la lumière de l'obscurité, instruisait chacun et amusait tout le monde. Le berger, pour tout dire, effarouchait quelque peu son troupeau tout entier. Mais quel enseignement précis, utile, inoubliable, on recevait dans ces entretiens familiers qui étaient émaillés d'images inattendues et que terminait souvent quelque plaisanterie de carabin teintée de grivoiserie ! Alors le maître quittait son groupe, donnait, du plat de la main, une longue poussée sur l'épaule du plus voisin de ses jeunes interlocuteurs et éclatait de ce rire un peu étrange qui contrastait avec l'apparence ordinairement soucieuse de son visage et dans lequel il y avait tout à la fois quelque chose d'un peu narquois et d'un peu malheureux, de ce rire qui portait très en dehors les deux commissures de ses lèvres. découvrait presque toutes les dents de sa bouche, ridait d'une patte d'oie très accentuée l'angle de ses paupières, et creusait sur sa face un sillon naso-génien très profond.

Quand il quittait son laboratoire de professeur, c'était, à l'heure du cours magistral, pour traverser la rue et gagner le grand amphithéâtre de l'Ecole. Ne le voyez-vous pas encore? Il était entouré d'un long manteau flottant, quelquefois d'une ample limousine. De l'un ou de l'autre, le col rigide se redressait jusqu'au-dessus du menton. Un large cache-nez gris, dont les extrémités pendaient sur le dos, s'enroulait autour du visage, masquant à la fois la bouche, le nez et les favoris, taillés à la mode d'Offenbach. Les verres noirs et ronds de lunettes impénétrables, derrière lesquelles se cachait un binocle transparent, protégeaient les yeux. Appliquées sur le ventre, les mains étaient enfouies dans un tricot de grosse laine dont les franges retombaient sur le haut des cuisses. Coiffé d'un chapeau haut de forme à bords plats, quelquefois chaussé de sabots retentissants, volontairement courbé et ramassé sur lui-même, comme pour donner moins de prise à ces courants

d'air froid qui balayent la rue de l'Ecole-de-Médecine, Farabeuf, pressant le pas, se hâtait, longeait furtivement le péristyle de l'Ecole pratique, traversait précipitamment la voie publique, prenait de biais la cour d'honneur de la Faculté, et, tout tremblant de froid et d'émotion, arrivait au vestiaire des professeurs, où il attendait avec anxiété que sonnât l'heure de faire son entrée dans le grand amphithéâtre. Oui, mes jeunes amis, c'est ce personnage un peu étrange, frileux, impressionnable et angoissé, auquel son accoutrement donnait quelque chose de mystérieux et d'un peu burlesque ; ce personnage original et malade, à qui le simple refroidissement des mains dans l'alcool des pièces anatomiques donnait des poussées d'iritis douloureux ou de catarrhe bourdonnant de la trompe ; oui, mes jeunes amis, c'est bien cet homme plein de vertus cachées sous une singulière enveloppe, qui fut le large dispensateur de l'enseignement gratuit et fécond dont se sont nourris tant de milliers de vos anciens camarades et dont, à votre insu, vous vous nourrissez encore aujourd'hui ; oui, c'est bien lui qui fut le patron de cette robuste lignée de chirurgiens qui s'étend de Charles Monod à René Toupet et à Bernard Desplas ; lui qui, du commencement à la fin de sa carrière, resta le professeur sans pareil dont le cours fut toujours un régal pour les yeux et pour l'entendement.

*
* *

Il naquit en 1841, dans une ferme que gérait son père, au village même de Bannost, dans l'une de ces plaines un peu froides et mélancoliques, mais très fertiles, de Seine-et-Marne, sur la ligne même où, comme dit Jean-Louis Faure, les soldats de la Marne, en arrêtant les hordes de l'envahisseur, ont changé le destin du Monde. En 1864, il fut nommé interne des hôpitaux, quatorzième de sa promotion, presque à côté

du père de Fredet, l'un de ses élèves préférés C'est à cette époque qu'il commença à donner des leçons d'anatomie; voici comment. Ce temps était celui où les travaux pratiques de dissection et de médecine opératoire n'étaient pas obligatoires (1). L'Ecole pratique comprenait seulement six pavillons assez misérables (2), installés dans quelques masures qui s'élevaient, rue Racine, dans l'ancien couvent des Cordeliers, sur l'emplacement de ce qui restait de l'ancien Jardin botanique. Deux prosecteurs et cinq aides d'anatomie y surveillaient ou étaient censés y surveiller les travaux de dissection. En fait, ils ne s'occupaient guère que de leurs élèves personnels, en cela favorisés par un règlement très élastique. Aussi beaucoup d'étudiants venaient-ils travailler à Clamart, sous la direction moins coûteuse de quelques-uns de leurs aînés, qui étaient déjà internes des hôpitaux et jouissaient alors du droit de faire de l'enseignement particulier et rémunéré. Serres était, à cette époque, le directeur de l'Amphithéâtre d'anatomie des hôpitaux ; Cocteau et Benjamin Anger y étaient prosecteurs ; Nicaise et Théophile Anger vinrent après eux.

Ni sa santé, ni son extrême impressionnabilité, ne permirent à Farabeuf de tenter la chance des concours de chirurgie : aussi s'orienta-t-il définitivement vers les études anatomiques. En 1875, il fut nommé agrégé, trois ans après Mathias Duval, l'enseigneur élégant, délicat et disert qui nous était venu de Strasbourg. A peine venait-il d'être promu, qu'il publia dans *le Progrès Médical* (mai 1876) une série d'articles sur le triste état de l'enseignement anatomique à Paris et sur les réformes urgentes qui s'imposaient à cet égard. Ces articles eurent un grand retentissement ; ils émurent le professeur d'anatomie, qui était alors Sappey, remuèrent le doyen de la Faculté, qui

(1) Ils ne le devinrent qu'en 1878.

(2) Corlieu, *Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris.*

était alors Wurtz, et la vague qu'ils avaient soulevée déferla jusqu'au ministère de l'Instruction publique, non sans avoir secoué la direction de l'Enseignement supérieur.

Aussi, quand, en 1878, Farabeuf fut nommé chef des travaux anatomiques (le douzième) (1), en remplacement de Marc Sée, parvenu au terme de son mandat, trouva-t-il chacun prêt à réorganiser. D'ailleurs, dès l'année 1875, l'Etat et la Ville de Paris, émus par un premier rapport du doyen, s'étaient mis d'accord pour acheter des terrains autour de la vieille Ecole, en vue d'agrandir les bâtiments qui la composaient. Le 4 décembre 1878, sous le décanat de Vulpian, Bardou étant ministre de l'Instruction publique, fut posée la première pierre de l'Ecole pratique et, le 10 juin 1879, un décret ministériel rendait officiel le projet de règlement des études anatomiques que, par la bouche du professeur Sappey, Farabeuf avait obtenu du conseil de la Faculté de Médecine. Le révolutionnaire triomphait.

C'est au mois de décembre 1886 que Farabeuf fut nommé professeur d'anatomie (2), Sappey ayant sollicité sa mise à la retraite. Il était le dixième. Il résilia ses fonctions à la fin de l'année 1902, non sans une grande tristesse. Peut-être lui avait-on fait sentir avec un peu de précipitation et de dureté que l'état chancelant de sa santé lui rendait difficile l'exercice de son mandat professoral.

*
* *

Soit qu'il fût chef des travaux anatomiques, soit qu'il fût professeur, pendant les quarante ans que dura sa carrière,

(1) Les chefs des travaux anatomiques avaient été : Fragonard, Duménil, Dupuytren, Béclard, Breschet, Blandin, Denonvilliers, Gosselin, Jarjavay, Sappey, Marc Sée.

(2) Les professeurs d'anatomie avaient été : Dubois, Leclerc, Duménil, Béclard, Cruveilher, Breschet, Denonvilliers. Jarjavay, Sappey.

Farabeuf enseigna ; il enseigna toujours. L'hiver, il enseignait en faisant son cours magistral ; l'été, il enseignait en écrivant et en dessinant pour les élèves. Hiver comme été, il méditait sur ce qu'il voyait, sur ce qu'il touchait, sur ce qu'il lisait, sur la manière dont il communiquerait aux autres, l'heure venue, la pensée qui était en lui. C'est dans l'attitude d'une de ces heures de recueillement que vous le montre aujourd'hui, tel que son inspiration le lui a révélé, le grand artiste Landowski. Enveloppées dans le sourire à peine ébauché d'une fine indulgence, il y a tout à la fois, dans ce regard profond du maître, la concentration mentale du biologiste qui interroge la nature, la joie du chercheur qui croit avoir trouvé la vérité, la préoccupation du savant qui doute encore, et un rien de cette ironie un peu désabusée qui, dans l'âme de tout homme qui souffre, suit l'effort du travail.

Le cours de Farabeuf ne ressemblait à aucun autre cours d'anatomie : aussi surprenait-il beaucoup les néophytes. A la vérité, il ne semblait pas fait pour eux. Pourtant, ils y venaient, tant ils le trouvaient savoureux. Un instinct très sûr les y conduisait ; au bout de quelques mois, leurs yeux dessillés s'ouvraient à la lumière. Ce cours n'était ni l'aride description d'un organe, ni la banale exploration d'un de ces départements anatomiques rétrécis dont nous avons artificiellement découpé les frontières pour les besoins schématiques de la pédagogie ; c'était comme une série de vues expliquées, de fragments de panorama juxtaposés et interprétés, comme une sorte de cinéma ralenti, à la fois parleur et coloré, qui, à la craie polychrome, faisait naître et se développer progressivement, devant les yeux étonnés du spectateur, toute une région dont on voyait peu à peu les vides se combler et dans laquelle tous les organes venaient tour à tour prendre leur place. Quel artiste il fallait être pour construire extemporanément, au cours même de la démonstration orale, sans modèle, rien

qu'avec la représentation mentale de la topographie des organes, sans autre secours que celui de quelques traits jetés en désordre sur le papier, ces figures compliquées à qui rien ne manquait, pas même la perspective pourtant si difficile à réaliser, ces figures à la fois si claires et si exactes qu'elles étaient comme des photographies schématiques de la vérité anatomique !

Expliquer l'anatomie, d'abord pour la faire comprendre des élèves, ensuite pour la fixer dans leur esprit ; appliquer cette anatomie à la physiologie et à la chirurgie : tels étaient les deux objectifs de Farabeuf ; il ne les perdait jamais de vue ni l'un ni l'autre, soit qu'il parlât, soit qu'il écrivît.

Pour expliquer l'anatomie, tout lui était bon : l'image, le schéma, le geste, la comparaison, même saugrenue, le néologisme, le jargon, l'appel à l'anatomie comparée, le secours des analogies et des homologies, l'intervention de l'anatomie philosophique et de l'embryologie. Mais Farabeuf ne se complaisait pas aux incursions dans le domaine spéculatif ; non, certes, qu'il en méconnût la grandeur ; mais il n'y voulait recourir que pour s'emparer de l'esprit de son auditoire. Fallait-il, au contraire, frapper davantage les yeux que l'intelligence ? Le maître descendait des hauteurs de l'Idée et se faisait menuisier. Il construisait en bois une articulation de l'épaule, une articulation de la hanche, une articulation temporo-maxillaire et leur appliquait, en caoutchouc, des ligaments élastiques, en corde, des ligaments inextensibles. Ou bien encore, il bâtissait un œil sphérique qu'il faisait osciller, rouler et tanguer, comme le nôtre dans son orbite, à l'aide de tout un appareil de cordages sur lesquels il tirait toujours avec succès. Et il y avait aussi dans son laboratoire toute une chaîne d'osselets géants en sapin qui, dans une attique schématique, se fermaient et s'ouvraient par un admirable mécanisme de compas qui tendait ou relâchait la membrane tympanale.

*
* *

Comme il faut avoir peu compris l'esprit de Farabeuf et la qualité de son œuvre pour lui avoir reproché, comme on a pu le faire quelquefois, d'avoir, dans l'anatomie, recherché le détail ! Le détail, du moins inutile, il le dédaigna toujours ; mais il s'attachait à tout ce qui, petit ou grand, lui semblait ressortir à une disposition d'où pouvait découler, au point de vue pratique, quelque conséquence physiologique, diagnostique ou opératoire importante. Une pensée le dominait : faire des praticiens utiles. Dans l'os, il recherchait le point de repère, superficiel ou profond, immutable et tangible, qui balise les coulées vasculaires, jalonne les sentiers articulaires et éclaire l'exploration chirurgicale ; dans l'os, il voyait encore la forme et l'orientation des rugosités d'insertion, la profondeur et la direction des gouttières de torsion et des gouttières d'impression, pour en déduire l'action des muscles et des ligaments sur les leviers osseux. Dans l'articulation, il répudiait la banale conception du manchon capsulaire et s'attachait à individualiser les robustes amarres qui conditionnent l'étendue des mouvements articulaires et commandent le mécanisme des déplacements pathologiques. Ici, il découvre le point faible, la clef articulaire, le jointement déficient qui est comme une porte ouverte au couteau de l'opérateur ; là, au contraire, il signale l'impénétrable emboîtement des surfaces cartilagineuses, ou bien l'inébranlable scellement de la pierre angulaire qui, dans son massif en clef de voûte, résiste à l'attaque du chirurgien. Dans le muscle, Farabeuf recherche la nature et la puissance du mouvement dont celui-ci est l'agent, le rôle qu'il joue dans les fonctions du membre, comment il faut ménager son tendon ou son expansion fibreuse dans les résections, comment sa lèvre saillante borde

le lit vasculaire dans lequel l'opérateur, s'orientant sur lui, va, sous la couverture aponévrotique, chercher le vaisseau couché sur son matelas conjonctif.

Étudie-t-il l'appareil ligamenteux de la hanche et de l'épaule, l'appareil fréno-méniscal de la temporo-maxillaire, l'appareil glénoïdien de la métacarpo-phalangienne du pouce ? Il en déduit, aussitôt, pour chacune d'elles, le mécanisme de la luxation, la pathogénie de l'irréductibilité et le manuel opératoire de la réduction. Étudie-t-il le plancher pelvien ostéo-articulaire et musculaire, les articulations sacro-iliaques avec leur mouvement de nutation et l'articulation bi-pubienne? Il en tire immédiatement le mécanisme du cheminement de la tête fœtale dans la filière génitale et la technique de la symphyséotomie. Étudie-t-il le massif ostéo-articulaire du tarse ? Cela le conduit à faire l'anatomie pathologique des pieds-bots, à régler le manuel opératoire des tarsectomies et de l'astragalectomie. Étudie-t-il l'intestin de la grande roussette ? C'est pour montrer comment la torsion de cet intestin chez l'homme forme les replis péritonéaux et les fascias d'accollement sans la connaissance desquels la chirurgie abdominale erre à l'aventure. Étudie-t-il les aponévroses pelviennes ? C'est pour nous faire voir comment elles sont conduites par les vaisseaux vers les organes qu'elles entourent ou suspendent et pour définir la valeur topographie chirurgicale des pédicules vasculaires des viscères du petit bassin.

*
* *

C'est pendant les mois d'été que Farabeuf, libéré des obligations de son cours magistral, écrivait et dessinait ; mais à aucun moment de l'année, hors la période des grandes vacances, il ne quittait son laboratoire et ne cessait d'explorer le cadavre. Il doutait toujours de lui. Il voulait toujours revoir

ce qu'il avait si souvent déjà vu et, quand il avait écrit la vérité, il craignait encore que cela ne fût pas la vérité. C'est ainsi qu'il nous a légué son merveilleux *Précis de médecine opératoire*, son incomparable collection de planches murales polychromées et cet impérissable *Traité d'obstétrique physiologique* auquel a collaboré son élève Varnier, qu'il aimait beaucoup.

Dans ce *Précis de médecine opératoire*, qu'il a mis des années à édifier d'après l'observation cadavérique et qui est à ce point mathématique que le plus inexpérimenté des chirurgiens improvisés peut y trouver, pour chaque opération, un fil d'Ariane sans discontinuité, capable de le conduire, sans fausse route, de l'incision des téguments à leur suture, Farabeuf n'a d'autre souci que d'enseigner aux élèves la technique d'une bonne opération sur le vivant. Il les guide pas à pas; des mouvements qu'il leur commande, aucun qui ne soit utile; de ceux qu'il leur défend, aucun qui ne soit dangereux ou superflu. Et s'il les sent embarrassés pour comprendre, voilà, s'étalant à côté du texte, la figure anatomique lumineuse; s'il les sent embarrassés pour agir, voilà, sur la représentation des chairs et des os, la place des instruments et de la main qui les tient; et si à cette main trop débile ces instruments de la vieille chirurgie ne suffisent plus, voilà des appareils nouveaux : le bienveillant écarteur, chef-d'œuvre de simplicité, l'impérieux couteau à désarticulation sous-astragalienne, l'insinuant costotome, la flexible scie à chantourner, la tenace pince à réduction métacarpo-phalangienne, le vigoureux crampon à bec de perroquet, enfin et surtout, l'inexorable davier mordeur, le plus bel instrument de l'arsenal chirurgical qui, à lui seul, pourrait remplacer presque tous ceux que l'automobiliste enfouit inutilement dans le coffre de sa voiture !

Voulez-vous pourtant savoir quelles préoccupations dominaient Farabeuf tandis qu'il composait ce *Précis de médecine*

opératoire écrit sur le cadavre? C'est l'hémorragie qu'il faut, dans une entreprise d'amputation, prévenir par une ligature préalable, ou dont il convient d'atténuer les dangers éventuels par une ligature extemporanée faite au moment critique; l'alimentation vasculaire et nerveuse des lambeaux; le large recouvrement des surfaces articulaires ou osseuses; l'épaisseur du matelas operculaire; la conservation du périoste, générateur de leviers osseux, des tendons, des expansions aponévrotiques et du muscle, organes du mouvement; le déport des cicatrices loin des surfaces de frottement; la mobilité des néarthroses, qu'il ne faut pas confondre avec leur état fou; le drainage des plaies lui-même et l'évacuation des secrétions traumatiques. Et l'on voit un jour cet homme de laboratoire, cet homme qui, du matin au soir, travaille silencieusement sur la mort sans jamais oublier qu'il travaille pour la vie, surmonter sa timidité et intervenir en personne dans une chaude discussion qu'avait soulevée, au sein de la Société de Chirurgie, la question de la méthode antiseptique : « J'espère qu'enfin vous voudrez bien ouvrir les yeux », crie-t-il à l'incorrigible collègue qui s'obstinait dans l'erreur du passé. « Je m'occupe de conserver les vivants; occupez-vous de conserver les morts », lui répond celui-ci, qui était un enfant terrible et un spirituel humoriste. — « C'est précisément en remplissant cet office que j'apprécie le nombre des infections par lesquelles votre hôpital alimente mon laboratoire », riposte Farabeuf, railleur et courageux.

Rendre la vie aux malades; donner aux opérés un organe utilisable; restituer enfin à la société un homme valide : tel était pour Farabeuf l'objectif de l'anatomiste devenu chirurgien.

* * *

Cette conception, d'ailleurs, découlait tout naturellement pour lui des idées qu'il professait, non seulement sur la morale individuelle et sur la morale sociale, mais encore sur

l'éducation qui convient aux enfants et aux éphèbes, car jamais Farabeuf n'a séparé son devoir de pédagogue de son devoir de citoyen ; en lui, l'homme et le maître, au milieu de grandes douleurs physiques et de lourdes peines, ont toujours poursuivi le même idéal : « Donner à la France des hommes armés pour la vie, utiles à eux-mêmes, utiles aux leurs, utiles à la société, des hommes résolus à donner à leur patrie assez de force et de grandeur pour qu'elle demeure une des reines de l'humanité. »

« N'enterrez pas vos enfants dans les livres et les petits résumés », disait-il aux maîtres des écoles de son pays ; « appliquez leurs sens, tous les sens, la vue et le toucher particulièrement, à l'étude des choses ; parlez, expliquez, démontrez, interrogez, épluchez, retournez les élèves jusqu'à ce qu'ils aient compris et retenu. Le dessin, le modelage, l'écriture, la couture, l'assemblage : tout doit marcher ensemble. Que l'enfant fasse germer des grains, qu'il dessine ce qu'il voit, qu'il dissèque une fleur, un épi. Que les élèves écoutent et regardent ; que les livres soient fermés, que les porte-plumes dorment. »

Et, s'adressant aux adolescents, garçons et filles, il leur disait ensuite : « L'éducation nationale doit être utilitaire, et je range dans l'utilité la bonne santé du corps, de l'esprit et du cœur, c'est-à-dire du physique, de l'intelligence et du moral. Vous devriez avoir un enseignement post-scolaire, avec des écoles pratiques de jardinage, d'agriculture, des écoles ménagères ambulantes, des écoles de laiterie. »

Comme ils sont beaux, ces discours de Farabeuf aux enfants de Courtacon et de Beton-Bazoches ! On les dirait sortis de la bouche de quelque sage antique. En les lisant, on se demande si on ne traduit pas dans Tite-Live quelque harangue adoucie d'un Caton l'Ancien qu'auraient sensibilisé vingt siècles de pratique de l'humanité.

*
* *

Les planches originales que les fils de Farabeuf ont laissées à la Faculté de Médecine sont un des joyaux de celle-ci : elles sont incomparables. Nulle part il n'en existe de pareilles. Elles ont coûté beaucoup de temps et un travail immense. Elles ont été faites d'après nature ; mais, si l'on peut ainsi parler, elles sont plus vraies que nature. C'est qu'aucune d'elles n'est, en réalité, la représentation d'un cas d'espèce, mais bien, au contraire, la représentation de ce qu'on peut appeler la réalité commune. Ce n'est pas sur une seule préparation, mais bien sur une série de préparations exécutées par lui, minutieusement contrôlées, comparées et mesurées, que Farabeuf construisait la planche murale qu'il livrait ensuite à l'enseignement et à la méditation des élèves. Quelle clarté dans ces dessins où il n'est pas un détail qui ne se détache avec vigueur ! Quelle lumière dans ces images coloriées, bâties avec une telle sincérité et réalisées avec un tel art que ceux-là mêmes qui ne connaissent rien à l'anatomie les admirent tout de même comme de magnifiques panneaux décoratifs.

*
* *

Quand Farabeuf eut résilié son mandat de professeur, il conserva jusqu'à sa mort, la jouissance du laboratoire où il avait autrefois préparé ses cours ; il y travailla encore, mais pas avec le même courage, pas avec la même ferveur ; il était triste, désemparé ; il semblait désœuvré ; une certaine rancœur dormait au fond de son âme qui souffrait de l'ingratitude dont il se croyait entouré. Pourtant, il recevait et dirigeait quelques élèves auxquels il enseignait encore son anatomie et sa médecine opératoire. J'allais le visiter de temps à autre. Nous

causions de tout un peu, très familièrement. Il était dégagé des préoccupations de son cours magistral et son âme se dévoilait à moi plus clairement ; c'était un lettré fin, spirituel, un peu railleur ; un artiste que dominait le besoin du vrai et qui détestait les faiseurs ; un psychologue sagace et pénétrant qui, au milieu des qualités de ceux avec lesquels la vie le mettait en commerce, découvrait avec une extraordinaire perspicacité le défaut principal, même le plus caché ; un philosophe un peu morose, un peu chagrin, un rien porté vers la méfiance ; un homme dont la fréquentation assidue aurait fait verser les jeunes dans le découragement, tant on le sentait supérieur à soi et tant il apparaissait mécontent de lui ; une créature généreuse et charitable, toujours tournée vers les petits et les humbles et qui avait, comme dit Pierre Delbet, la pudeur de ses vertus.

Il nous aimait tous beaucoup, nous, ses disciples ; mais il nous voulait meilleurs. Nos défauts, nos faiblesses, nos erreurs, nos petites fautes elles-mêmes le rendaient malheureux, et il souffrait de nos imperfections. Un jour, après un cours de médecine opératoire qu'il venait de nous donner, je répétais quelques exercices. Nous nous assistions l'un l'autre, mon ami Pichevin et moi. A des tables voisines travaillaient aussi des camarades qui nous étaient communs. Nous étions tout à fait au fond du pavillon. Comme je finissais de désarticuler une épaule, j'entendis derrière moi s'élever un cri plaintif. Je me retournai avec émotion, pressentant le mauvais cas dans lequel j'avais dû me mettre. Et Farabeuf, en effet, était bien là. Il s'était glissé en tapinois vers nous. Il avait les deux bras tout droit levés vers le ciel, dans une attitude de désespoir, et il s'écriait : « Ah ! les vaisseaux ! les vaisseaux ! ». Tous nos amis crurent qu'un grand malheur venait d'arriver. Ils ne se trompaient pas ; j'avais entamé l'artère circonflexe...

Je demandai un jour à Farabeuf de venir à Clamart faire

quelques leçons d'anatomie. Il y consentit après s'être fait beaucoup prier : « Je suis trop vieux, me disait-il ; personne ne me connaît plus ; on me prendra pour un revenant. »

De nombreux internes, beaucoup d'étudiants vinrent lui faire une ovation. Il nous donna trois leçons sur le médiastin et la base du cou ; elles étaient très belles. Pourtant, le Maître n'avait plus le même entrain, la même verve ; son geste avait perdu de sa vigueur, la voix de son éclat, la main de sa sûreté. Et puis, dans cette salle de cours aux proportions réduites, il ne semblait pas être à son aise : il se sentait à l'étroit. Ce qu'il lui fallait pour donner sa mesure, c'était le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine, avec son large seuil et sa longue table où le geste et la marche pouvaient se combiner dans l'action professorale ; le grand amphithéâtre avec son immense tableau noir ardoisé où la main de l'artiste pouvait présenter à son auditoire, en de belles figures à la craie polychromée, les images anatomiques qui étaient en lui ; le grand amphithéâtre avec ses gradins prolongés où pouvait se presser la foule des étudiants avides de vérité et d'originalité ; le grand amphithéâtre avec la solennelle inscription qui orne son frontispice et dont la formule traduit bien l'objectif de toute la vie de Farabeuf : « *Ad coedes hominum prisca amphitheatra patebant ; ut longum vivere discant nostra patent* ».

L'heure semblait bien sonnée où, revenu au pays de sa naissance, le savant allait pouvoir prêcher, dans son village, la guerre contre la routine ; le professeur montrer aux maîtres d'école le bienfait de l'enseignement technique et démonstratif ; l'homme de bien prélever sur sa modeste retraite, l'obole de la charité ; le sage relire dans leur texte intégral les livres de ses humanités passées ; l'artiste ravir quelques heures à la lecture et à la contemplation pour modeler la glaise ; le poète cultiver ses roses chéries : le bon samaritain proclamer aux gens de son pays cette maxime magnifique : « Crédules

ou incrédules, soyez chrétiens, c'est-à-dire humains ; aimez votre prochain dont vous avez besoin et qui a besoin de vous » ; le citoyen sans reproche attendre, dans la sérénité de l'âme et la cruauté des tourments physiques, l'heure de l'éternelle délivrance. « Mon pauvre ami, je souffre bien », m'écrivait-il, quelques jours avant de mourir ; *miserere mei.* »

Au mitan du mois d'août 1910, un grand homme s'éteignait sans bruit, loin des rumeurs de la ville, dans un tout petit village de la Brie : cet homme s'appelait Farabeuf.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. le Professeur LEJARS

Avoir cette tête chère, c'est toute notre jeunesse — lointaine — qui se réveille et frissonne : Farabeuf a été notre maître. au sens intégral du mot : s'il nous apprit l'anatomie et la médecine opératoire, il nous enseigna aussi l'esprit de méthode et de probité ; il nous entraîna à l'effort et à l'indépendance de la pensée ; il fût pour nous un grand éducateur, et, maintes fois, au cours de la vie, nous avons senti, et reconnu, l'empreinte de ces hautes leçons, qui émanaient de sa parole et de son exemple. C'est pour cela, je pense, que ses élèves lui gardent un culte, et qu'ils ne sauraient parler de lui qu'avec une tendresse émue.

Il avait pourtant des façons à lui d'accueillir les jeunes, et je n'ai pas oublié, pour ma part, ce jour sombre de janvier 1884, où, nommé tout jeune à l'internat, je lui étais présenté, par mon ami Varnier, à l'Ecole de la rue Vauquelin.

L'Ecole de la rue Vauquelin ! J'y avais « disséqué » deux ans, et admiré les prosecteurs du nouveau régime, les prosecteurs de Farabeuf, qui tenaient l'enseignement pour leur fonction essentielle. Et je vois ici deux de ces collaborateurs de l'âge héroïque, toujours jeunes, allants, vibrants :

Kitmisson, Jalaguier. Ceux qui ont été leurs élèves, il y a plus de quarante ans, tout heureux de les voir marcher si droits devant eux, les rapprochent aujourd'hui du maître commun.

Farabeuf m'avait reçu fort mal : « Vous ne savez rien, m'avait-il dit, rien ; il vous faut tout reprendre, tout apprendre, quoi que vous en pensiez. » Je le pensais comme lui, mais, très timide, cette algarade inattendue me bouleversait. Il le vit : « Eh bien ! oui, venez ici ; peut-être apprendrez-vous quelque chose, à la longue. »

Je vins, et bientôt j'étais admis dans le cercle des élèves, qu'il exerçait lui-même, avec quel entrain, quelle rudesse d'expression et de geste, quel enthousiasme, quelle passion !

Oui, c'était un passionné. Cet homme eut deux passions : celle de l'anatomie et de la médecine opératoire anatomique, celle de l'enseignement. Et l'une et l'autre, étroitement associées, régnèrent en souveraines sur toute sa vie.

Il étudiait, il disséquait, il dessinait, il écrivait pour enseigner ; le besoin d'instruire, et d'exposer pour instruire, commandait la rigueur de ses recherches, leur répétition inlassable, le fini et la lumineuse clarté de ses descriptions. Tout ce qu'il a écrit est définitif ; il savait lui rendre une vie singulière, à cette anatomie humaine, science morte, au dire de quelques-uns !

Le même esprit et, je répéterai, la même passion d'enseignement, se retrouvent dans son *Manuel de Médecine opératoire* ; il n'y a pas de phrase, pas de mot, dans ce *Manuel*, qui ne soit l'expression d'une longue expérience maintes fois reprise. Et nous autres, qui avons travaillé avec lui, nous savons comment il se documentait. — Je me souviens d'un jour d'été et de vacances, où je le rencontrai boulevard Saint-Michel, arrivant de sa campagne de l'Hay : « Viens, mon petit, me dit-il, nous allons ouvrir des poignets. » Je ne sais

plus quel détail de la désarticulation le préoccupait. Toute la journée se passa à désarticuler. Je n'ai reçu de ma vie pareille leçon; mais je compris vite qu'il s'adressait à d'autres, à beaucoup d'autres, derrière moi ; et que, s'il m'instruisait magnifiquement, je lui servais, moi aussi : sur mes attitudes, sur mes traits, par mes réponses, il appréciait la valeur pratique de ses descriptions, il enseignait.

Ce fut un enseigneur génial, et qui sut mettre à cette mission de vie, qui était la sienne, une volonté, une industrie, un art, une puissance incomparables. Cette Ecole pratique est son œuvre, corps et âme, si l'on peut dire. Il en avait surveillé l'édification, il en avait organisé le personnel et dressé les programmes ; il l'avait animée de son souffle, dont l'action s'est poursuivie après lui. Que de générations médicales n'y a-t-il pas exercées à « apprendre le corps humain » et à « se servir de leurs mains », et la guerre ne devait-elle pas le démontrer encore, en appelant à des besognes chirurgicales tant de médecins, que rien n'y préparait ? Combien d'entre eux n'ont-ils pas trouvé un recours précieux dans ce qui leur restait de l'enseignement de Farabeuf ?

Ses origines, sa vie, ses grandeurs et ses misères ont été splendidement décrites, à la Société de Chirurgie, par le chantre des renommées, J.-L. Faure ; à tous ses vieux élèves, qui ont vécu dans son ombre, que de souvenirs reviennent de ses boutades, de ses à-coups de violence et de bonté ! Tout ce passé mourra et devra mourir avec nous; ce qui doit rester dans la mémoire et la reconnaissance de tous les médecins, c'est cette figure, celle du plus grand ouvrier d'enseignement qui ait jamais paru dans nos Ecoles.

Attaché à cette œuvre journalière, pensant aux autres, à tous les autres, avant lui, il ne connut guère l'ambition. Il n'entra

qu'en 1897 dans notre Compagnie ; il n'y fit que de rares communications, à part cet exposé magistral de l'anatomie du bassin, qu'il traça en 1907 et qui fut son « chant du cygne ».

Mais, comme le disait sur sa tombe, en 1910, Segond, l'élève de son cœur, tous ses collègues de l'Académie savaient « qu'ils perdaient en Farabeuf un des travailleurs les plus acharnés, une des intelligences les plus pénétrantes, un des hommes les plus admirables qu'ils eussent appelés auprès d'eux ».

Au nom de l'Académie de Médecine, gardienne fidèle des grandes œuvres médicales, je salue cette tête chère, ce maître sans égal, cet homme de bien.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. le Professeur J.-L. FAURE

Vice-président de la Société de Chirurgie

Au nom de la Société de Chirurgie, au nom des chirurgiens français, je viens apporter le tribut de notre reconnaissance au pied de cette noble image, que j'aurais voulu voir dressée dans la lumière, sur un haut piédestal, à la porte de cette Ecole dont Farabeuf fut autrefois l'incomparable animateur. Mais dans l'ombre crépusculaire de ce cloître silencieux, loin du tumulte de la foule, nous la retrouverons encore, et c'est dans le recueillement qu'inspire une grande mémoire que ceux qui connurent le Maître viendront se découvrir devant son monument.

Farabeuf n'est resté parmi nous que pendant de courtes années. Mais son esprit plane sur nos travaux. Et si ce prodigieux voyant des mystères du corps humain a pu donner dans cette Ecole la mesure de son génie, c'est au milieu de nous qu'il a gravé son empreinte la plus profonde.

Son œuvre a fait de lui le plus grand de nos maîtres. Car c'est à lui, c'est à cet homme qui ne fut jamais chirurgien, c'est à l'énergie de sa direction, c'est à son impulsion vigoureuse, c'est à la forte discipline qu'il nous a imposée, — à nous

qui fûmes ses élèves et dont ceux qui restent debout sont aujourd'hui présents à cette émouvante résurrection du souvenir et de la gloire, — c'est à son action persévérante que nous devons ces qualités premières qui ont fait de nous tous des chirurgiens dignes de ce beau nom.

Farabeuf avait compris, à l'heure même où la chirurgie allait prendre cet essor merveilleux qui devait la porter aux sommets éclatants où nous l'avons conduite, Farabeuf avait compris qu'il ne suffit pas, pour avoir le droit d'exercer cet art en même temps bienfaisant et terrible, de prendre un couteau pour tailler dans la chair vivante. Il avait compris qu'il faut se préparer longuement à cette fonction pleine à la fois de hautes satisfactions et de responsabilités tragiques, à cette fonction sacrée qui fait de nous, à chaque heure de notre existence, les dispensateurs souverains de la vie et de la mort. Il avait compris que nous ne devons nous mesurer à ce rôle presque divin qu'après un travail continu et que seule une éducation prolongée peut donner à nos mains — qui ne sont que des mains humaines, — le droit de corriger l'œuvre aveugle de la nature et d'engager le combat sanglant contre les puissances de la mort.

Et nous ses disciples, nous ses fils, comme il aimait à nous nommer, nous les enfants de son génie, nous avons compris comme lui. Nous avons suivi ses conseils et ses enseignements. Nous avons travaillé. Nous avons acquis lentement cette éducation nécessaire qui nous assure la conscience profonde d'être dignes de la tâche qu'on attend de nous, et qui nous donne, aux heures difficiles, le pouvoir d'accomplir notre œuvre avec un cœur tranquille et d'un bras qui ne tremble pas.

Le temps poursuit son cours. Et cette génération des chirurgiens français qui doit à Farabeuf d'avoir été la première du monde voit se rapprocher l'heure où elle ira rejoindre son vieux maître. Mais déjà nous avons transmis à ceux qui

viennent après nous la substance immortelle de cet enseignement auquel nous avons dû d'être ce que nous sommes. Ils la transmettront à leur tour, sans peut-être s'en rendre compte, à cette génération nouvelle qui monte à l'horizon, qui travaillera sans doute mieux que nous n'avons travaillé, mais qui ne verra pas d'aussi grandes choses que celles que nous avons vues.

Et c'est ainsi que l'esprit de cet homme demeurera vivant, comme demeurera, taillée dans la pierre éternelle, l'image impérissable que nous consacrons aujourd'hui et qui perpétuera la mémoire du maître que nous avons aimé !

NIORT. — IMP. TH. MARTIN